

## Rencontre

## «J'étais prête à faire la guerre pour

Avant de recevoir le Choix Goncourt de la Suisse à Lausanne, le 23 mai prochain, Neige Sinno revient sur le succès fulgurant de son livre, une exploration littéraire et philosophique des abus sexuels sur mineurs dont elle a été elle-même victime

Salomé Kiner  
X @salome\_k

**T**riste Tigre. Depuis l'automne dernier, le livre de Neige Sinno n'en finit pas de remuer ses lecteurs et d'agiter les compteurs: un Prix Femina, le Goncourt des lycéens, une quinzaine de distinctions littéraires, 300 000 exemplaires vendus et plus encore de lecteurs. Pour en parler, on évoque un «phénomène», une lecture «nécessaire», «essentielle», «incontournable».

Triste Tigre. Derrière ce titre en forme d'allitération sibylline, le coup de griffe est immédiat: enfant, Neige Sinno a été abusée par son beau-père. Des viols répétés, systématiques; une maltraitance qui durera de longues années, protégée par les contreforts du silence, soumise aux mécanismes sournois de l'emprise et de la domination.

Comment penser l'inceste, ce mal absolu? Trente ans après la fin des sévices, devenue écrivaine, Neige Sinno publie *Triste Tigre*. Un livre inclassable qui multiplie les formes pour mieux s'approcher du sujet: entre essai autobiographique, enquête philosophique et récit littéraire, il offre une expérience de lecture rare, difficile parfois, mais dont la profondeur intellectuelle stupéfie.

A quelques jours de sa venue à Lausanne, où elle se verra remettre le Choix Goncourt de la Suisse et le Prix de la critique littéraire au Palais de Rumine, Neige Sinno revient sur l'écriture de *Triste Tigre*, son succès fulgurant et les questions qu'il pose.

**Neige Sinno, dans «Triste Tigre», vous comparez vos mots à «des arcs tendus au maximum afin que la flèche puisse partir le plus loin possible». Une vingtaine de prix, des centaines de milliers de lecteurs... On peut dire que vous êtes exaucée. Ce faisant, l'expérience solitaire de l'écriture devient une expérience collective de lecture et d'échanges. Comment vivez-vous cette transition?**

Hier, j'étais sur le stand de Neri Pozza, mon éditeur italien. Une jeune fille s'approche, maladroite, et me dit: «Je vous félicite pour le livre.» Puis sa gorge se ferme. Elle ajoute: «Merci de m'avoir montré qu'on pouvait écrire sur ça.» Elle se met à pleurer et s'en va, très simplement.

**Ces scènes sont-elles fréquentes? Vous affectent-elles?**

Cela m'arrive tout le temps. C'est émouvant et beau, pour moi, d'entrer en contact avec ces personnes qui font l'effort, souvent difficile, de venir me parler. Rien que ça, c'est déjà énorme. Donc oui, pour vous répondre, c'est un rêve pour moi d'avoir lancé ce texte, qu'il soit réceptionné par cette jeune fille, qui le lancera à son tour à une autre. C'est au-delà de tout ce que j'espérais.

**Quand on voit les commentaires et les réactions que suscite «Triste Tigre», on imagine la charge affective, émotionnelle qui accompagne la promotion de votre livre... Etiez-vous préparée à cela?**

Avant la publication du livre, je suis entrée en contact avec l'anthropologue Dorothee Dussy. Elle a fait une thèse sur l'inceste, elle a créé une association, elle a interrogé des agresseurs. Elle est en contact depuis longtemps avec des personnes qui ont vécu de lourds traumatismes. Elle a elle-même été victime. Je lui ai demandé conseil. Elle m'a dit qu'en effet, il y avait un risque pour que ce soit un déversoir, qu'il fallait me protéger, faire attention. Je redoutais que ça arrive. Mais la plupart du temps, j'ai eu beaucoup de chance.

**Récemment, on a vu réapparaître une archive où Christine Angot, présente sur le plateau d'une émission de Thierry Ardisson, est reçue au milieu des rires du public et des invités... C'était en 2000. Qu'en est-il, en 2024?**

Dans cette émission, c'est comme si elle n'existait pas, sa souffrance et sa parole sont niées, c'est d'une extrême violence, mais une violence qui a l'air d'être portée non pas par le désir de faire mal mais par une indifférence. Me concernant, la bienveillance l'emporte. Cette jeune femme italienne que je viens de citer fait un effort mental pour venir me parler: elle ne me balance pas son histoire sans précaution, elle fait preuve de délicatesse.

Ce groupe silencieux, j'en fais partie, j'essaie de défendre notre dignité. Comme le disait une des personnes qui a témoigné en France à la Ciivise, la Commission indépendante sur l'inceste et les violences sexuelles faites aux enfants: nous faisons partie de l'humanité, même si tout le monde préférerait ne pas nous voir. Nous donner un peu de visibilité, j'en suis fière. Et à la fois, ça me rend triste; nous sommes tellement, tellement nombreux. J'ai beau le savoir; moi aussi, je l'ignore. Il m'arrive de faire abstraction.

«Il est très  
déstabilisant d'être  
son propre matériau.  
Il faut être solide  
et bien soutenu pour  
se lancer là-dedans»

On m'invite à de grandes rencontres, on me donne un prix, je parle du livre depuis plusieurs mois; j'ai tendance à me détacher de la réalité du phénomène dont je parle. Puis cette jeune femme vient me parler dans un coin de librairie, et je me recentre immédiatement. Je tiens en équilibre sur un fil: j'ai écrit un livre qui est important pour mon écriture, qui me met dans des situations où sa construction artistique est mise en valeur – ce que je souhaitais ardemment au début. Mais c'est aussi un livre sur l'inceste, je n'ai pas le droit de l'oublier.

**«Le tabou, dans notre culture, ce n'est pas le viol lui-même, qui est pratiqué partout, c'est d'en parler, de l'envisager, de l'analyser.» L'écriture, c'est une parole qui reste. En cela, «Triste Tigre» fait de vous une personne référente sur le sujet... Comment le vivez-vous?**

Je trouve cela très étrange, tout est allé si vite. Ma première radio a été éprouvante: il n'a pas été question de littérature ni même du sujet des violences sexuelles faites aux enfants. On m'a demandé de raconter mon histoire personnelle comme si c'était ça qui était intéressant et pas le livre que j'avais fait. Mais finalement, par la suite, le livre est plutôt devenu un tremplin pour penser les relations de domination, ce qui me semble plus juste.

Quoi qu'il en soit, je vais mettre un moment à intégrer ces derniers mois. C'est



Salué par une quinzaine de prix à ce jour, «Triste Tigre», de Neige Sinno, offre une expérience de lecture rare, difficile parfois, mais dont la profondeur intellectuelle stupéfie. (Vincent Muller/opale.photo)



# défendre «Triste Tigre»

déstabilisant d'entendre mon nom dans des conversations, mais ça arrive parce que ce livre s'inscrit dans un débat social et intellectuel qui a lieu en France et ailleurs depuis pas mal d'années. Il y a un risque de voir simplifier ce que j'ai voulu faire dans le livre, qui n'a pas vocation à être une référence sur aucun des sujets abordés, qui n'apporte pas de réponse.

## **Vous habitez au Mexique. Cette distance vous a-t-elle protégée?**

Effectivement, au Mexique, personne ne sait encore ce que le livre est devenu... Après le raz-de-marée des prix, des médias, etc., je suis rentrée chez moi et j'ai retrouvé les mêmes problèmes que d'habitude. On ne me considère pas différemment, et moi non plus, d'ailleurs, je ne me sens pas différente. Ça m'a permis de retrouver une forme de tranquillité, et de me préparer: le livre arrive bientôt en espagnol...

## **Vous êtes au cœur des débats qui sont aujourd'hui menés au sujet de l'inceste et des agressions sexuelles sur mineurs. Progressons-nous sur ces questions?**

On m'a récemment proposé de projeter un film à l'occasion d'une rencontre en librairie. J'ai donc revu *Festen*. Il date de 1998. Thomas Vinterberg n'avait pas prévu de faire un film sur l'inceste. Mais au cours du processus de création du film, lui et son équipe décident que le conflit central va tourner autour d'un secret de famille. Ils inventent ce personnage qui a été violé par le père de famille. Tout le monde sait mais personne ne sait. Et ça, à l'époque, c'est déjà un cliché. Le public, les acteurs savent comment fonctionne le silence des proches. On a déjà tout intégré, c'est un aspect de notre mode d'être.

Dans le film comme dans la vie, celui qui révèle est celui qui est rejeté, on ne le croit pas, on fait bloc contre lui, c'est lui qui amène la discorde dans la famille... Déjà à l'époque, cet état de fait ne nous surprend plus. Ce qui surprend, c'est que Vinterberg ose mettre sur un écran cette vérité que tout le monde connaît. On en revient toujours à cette problématique: la société semble sur le point d'élever son niveau de prise en charge de l'inceste, parce que tout le monde est au courant, que c'est inadmissible et qu'on ne peut pas continuer comme ça... Et puis, au dernier moment, ça se referme sur nous.

## **Vous avez toujours su qu'écrire serait le centre de votre vie. Mais ce livre-là, aviez-vous prévu de l'écrire?**

Ecrire sur «ça», sur ce que j'ai vu, c'est un projet qui vient de loin pour moi. Par contre, je pensais que je n'écrirais jamais cette histoire à la première personne.

Les écrivains sont des gens qui observent, et qui, de là, essaient d'en faire de l'art. Il existe une citation de Virginia Woolf qui m'a beaucoup marquée, où elle explique cette habitude qu'elle avait prise, depuis l'enfance, de mettre en récit ce qu'elle avait vu. Cette habitude était un grand plaisir dans son monde intérieur; elle en a fait un des fondements de son écriture.

J'ai vécu quelque chose de similaire. J'ai des souvenirs, très jeune, où je suis dans une situation d'oppression face à mon beau-père – il parlait beaucoup – et malgré tout en observation. De construire un récit alternatif au sien, quelque chose comme: «On verra bien plus tard si ce que tu me dis là est encore valable.»

## **C'est donc sa forme, davantage que son sujet, qui vous a surpris?**

J'ai longtemps cherché à y entrer par les moyens de la fiction. Je construisais des personnages qui sont dans des relations de pouvoir, de violence. Il fallait que ça existe. Un de mes premiers romans – jamais publié – parle d'une jeune fille qui se pose la question de savoir si oui ou non elle va se suicider. Elle a perdu sa meilleure amie, qui lui a donné un journal où elle raconte comment elle a été violée. Donc il y avait ce projet de mettre cette expérience dans des livres, mais je ne pensais pas à une forme aussi directe que celle qu'a prise *Triste Tigre*.

**Une des raisons du succès de votre livre, c'est votre style: un mélange entre la profondeur de votre réflexion, la dimension philosophique, universelle de votre quête de vérité et de justesse, et l'accessibilité de votre langue. Était-ce un équilibre difficile à tenir?**

Là aussi, c'est une réflexion ancienne, entamée dans mon parcours universitaire et poursuivie dans mon travail de fiction. J'ai fait une thèse, j'ai beaucoup étudié la littérature, j'ai des lectures pointues depuis longtemps, mais j'ai toujours cherché à écrire des textes lisibles par des non-spécialistes.

J'y vois la conséquence d'un conditionnement: je viens d'un milieu où les gens lisaient peu. Cela ne m'a pas empêché d'avoir les mêmes discussions philosophiques que celles menées avec mes amis étudiants, profs ou écrivains – nous les avions simplement dans un autre registre. L'intelligence est la même partout, mais tout le monde n'a pas de bagage théorique construit. Donc il me tient à cœur de parler dans une langue accessible à ceux qui, par des processus de distinction sociale, sont exclus de certaines lectures.

«La société semble sur le point d'élever son niveau de prise en charge de l'inceste [...] Et puis, au dernier moment, ça se referme sur nous»

## **Votre style est très personnel. Dès les premiers mots, vous ouvrez une forme de dialogue avec le lecteur, l'interpelle directement. Il y a, dans votre livre, une impression d'oralité reconstituée par l'écriture. Était-ce conscient de votre part?**

Vous avez raison de parler d'une oralité reconstituée par l'écriture. Je n'écris pas spontanément comme ça. C'est très construit. Il me fallait restituer l'effet d'une conversation intérieure, d'une voix qui parle à l'intérieur de ma tête, et ça n'est pas exactement la même chose que de l'oralité.

## **«Triste Tigre» accueille à la fois un poème d'Alejandra Pizarnik, des statistiques sur l'inceste, des contes traditionnels, des extraits de procès-verbaux ou la description de vos photos de famille. Fallait-il rattacher aussi large pour parler du viol, un crime qui infeste et impacte tous les paramètres de la vie, et pas seulement la sexualité des victimes, comme on le pense parfois?**

Et encore, j'en ai écarté beaucoup d'autres! Ce procédé s'est imposé à moi au fil de l'écriture. Chaque fois que je m'enfonçais dans un type d'archives, je me rappelais à l'ordre: il ne fallait pas négliger les autres aspects. Les statistiques par exemple; il me semblait important d'avoir des chiffres. Mais les chiffres, c'est froid, on se perd vite dedans. Quand je sentais que c'était trop abstrait, je revenais à des considérations plus narratives, je revenais au corps du lecteur.

J'ai pioché dans ce champ élargi de médiums parce que je voulais qu'on perçoive à quel point le viol est omniprésent: pour moi, mais aussi dans notre culture. Par ailleurs, ces ressources sédimentent en moi depuis longtemps. La *Psychanalyse des contes de fées* de Bettelheim, par exemple, je l'ai lu à 18 ans. Quand j'ai trouvé ma forme, ces lectures ont commencé à ressurgir, spontanément. J'ai alors pris conscience à quel point j'avais déjà profondément réfléchi à tous ces sujets...

## **Cette profusion ne vous écrasait pas?**

Non, mais elle dit à quel point je suis imprégnée par cette expérience, à quel point j'ai besoin de comprendre ce que j'ai vécu et la façon dont tout s'y relie. La permanence de cette interrogation qui n'a pas de fin, du puits sans fond qu'elle ouvre chez les victimes, c'est une sensation tragique qui m'accompagne depuis longtemps.

**Comme si toutes vos lectures, vos influences et les événements de votre vie concouraient à nourrir le gouffre de l'inadmissible, de l' inexplicable?**

Un peu. Même quand j'ai l'impression qu'il est question d'autre chose, je trouve toujours un point de résonance. Le plus flagrant à cet égard, c'est le livre de Bernardo Atxaga où apparaît une réflexion sur le visible et l'invisible que je cite à la fin du livre. Je l'ai lu pendant l'écriture de *Triste Tigre*. Ce n'est en rien un texte sur l'horreur ou sur le déni, mais je l'ai immédiatement associé à mon sujet. Et c'est tout le temps pareil: je lis un livre sur la mémoire, ça me renvoie à l'inceste. Je lis un livre sur le couple, idem. Après, bien sûr, quand on écrit un livre, tout converge vers notre sujet. Néanmoins, je crois que de nombreuses personnes se sont reconnues dans ce côté obsessionnel auquel nous contraind l'expérience de la violence, dans la construction de soi et les perceptions qu'elle impose.

## **Qu'avez-vous appris sur vous-même, en tant qu'écrivaine, à travers ce livre?**

J'ai beaucoup appris. Comme je l'ai dit, j'ai mené de longues études littéraires, mais j'ai toujours fait l'impasse sur l'autobiographie. Je me souviens qu'une amie mexicaine m'avait une fois demandé de lui ramener une bibliographie de journaux d'écrivains. Elle travaillait sur ce sujet, et la France a beaucoup produit en ce sens. Je pense au *Pacte autobiographique* de Philippe Lejeune par exemple. Moi, à l'époque, ça ne m'intéressait pas du tout. Je me sentais plus proche de la fiction expérimentale et non narrative, dans laquelle j'ai longtemps creusé.

## **L'accueil de «Triste Tigre» vous a-t-il fait changer de point de vue?**

Oui, forcément, sa réception m'oblige à reconnaître qu'il y a quelque chose que je dois explorer dans cette direction, bien que cette idée bouleverse ce que je pensais de mon écriture. Tout d'un coup, je suis comme Tintin dans un nouveau pays. Bien sûr, je ne débarque pas complètement. J'avais lu Annie Ernaux, Maggie Nelson, mais pas comme des outils qui pourraient m'être utiles. L'écriture, c'est comme une fractale. D'un coup, tant de nouvelles portes possibles s'ouvrent à moi.

## **Envisagez-vous de poursuivre dans le genre autobiographique?**

Ces questions restent ouvertes. Je me suis lancée dans un chemin où je ne voulais pas aller, mais c'est un chemin possible. Il y a deux auteurs qui comptent énormément pour moi: Denis Johnson et Roberto Bolaño. Ils pensaient tous les deux que leur chemin serait la poésie. Leurs lectures, leur formation intellectuelle, là où ils pensaient s'inscrire secrètement dans leur cœur: tout relevait de la tradition poétique. Il s'avère que ce sont de très grands narrateurs qui ont marqué la littérature de leur époque dans un domaine qui n'était pas leur premier choix. Cela ne cesse de me surprendre, et j'ai l'impression qu'il m'arrive quelque chose de similaire. Je ne déprécie pas l'autobiographique, mais je trouve ça très inconfortable.

## **Les écrivains disent souvent qu'il faut justement aller là où il y a de l'inconfort...**

Oui, mais je ne sais pas si cet inconfort sera tenable pour moi. A la fois, c'est lui qui fait la réception de ce livre, qui permet les relations et les conversations que j'ai avec les personnes qui viennent m'en parler.

Du reste, je suis très surprise par les critiques qui disent que l'autobiographie est un genre narcissique. Au contraire, c'est un effort sur soi. On creuse des questions qui ne sont pas résolues et qu'on partage avec des inconnus qui ne sont pas toujours bienveillants. Il est très déstabilisant d'être son propre matériau. Il faut être solide et bien soutenu pour se lancer là-dedans. Autrement, c'est très destructeur.

## **Il fallait être solide pour venir à bout de «Triste Tigre»...**

Oui, mais on n'est pas solide tout le temps. Ce livre, je voulais le publier à tout prix, je l'assumais, j'étais prête à faire la guerre pour le défendre. Je me suis construite une armure pour pouvoir l'accompagner, et c'est la mission qui m'occupe encore à ce jour. ■

**Rencontre avec Neige Sinno au Palais de Rumine, à Lausanne, le 23 mai à 18h30. Inscription sur [wp.unil.ch/droitlitterature/actualites](http://wp.unil.ch/droitlitterature/actualites)**